



Dans un décor de neige, le chassé-croisé de personnages qui se cherchent... L'infatigable réalisateur coréen réussit un nouveau grand film existentiel.

Il faut croire que Hong Sangsoo filme comme il respire, à voir la rapidité de son rendement - un film par an, quand ce n'est pas deux. Celui-ci se distingue assez des autres, ne serait-ce qu'à travers son personnage central, un poète sexagénaire qui, se voyant mourir, a convié ses deux fils à venir le retrouver dans l'hôtel où il séjourne, au bord d'une rivière. La vue, dégagée, montre une montagne au loin. Le paysage est immaculé, la neige scintillante donnant un éclat inédit au noir et blanc de ce récit, tout près du conte. Lorsqu'ils arrivent, les deux fils attendent pas mal de temps leur père, en se taquinant l'un l'autre, non sans mordant. L'aîné, plus expansif, est narquois; le cadet contre attaque volontiers, mais



on le sent plus timide - il se définit lui-même, tiens tiens, comme «un cinéaste qui n'est ni grand public ni auteur, mais qui fait ce qu'il peut». Au même moment, deux jeunes femmes amies se retrouvent à l'hôtel. L'une a un chagrin d'amour, l'autre tente de la consoler. Elles se baladent dans le coin et croisent le poète, aussitôt saisi par leur beauté. Il les aborde pour leur dire en quelques mots combien leur présence est une sorte de bénédiction. On imagine le début d'une histoire d'amour.

Fausse piste. Il va de fait moins s'agir d'amour que de possibles mort ou renaissance, réconciliation avec la vie, retrouvailles avec des proches. Sur un ton badin, mais où pointent des notes de gravité et même un drame, le cinéaste coréen offre un brillant jeu de reflets et de correspondances, à partir d'un chassé-croisé aussi minimaliste que fluide. Allant et venant entre l'hôtel et ses alentours, les protagonistes, d'égale importance, se cherchent, se manquent, se trouvent, pour se dire des vérités, plus ou moins aimables. Le film est imprévisible, surprenant par ses chemins empruntés, ses changements de registres et sa douce indistinction entre veille et sommeil. Car, plus d'une fois, les personnages font des siestes ou s'assoupissent malgré eux. On en vient à s'interroger sur le degré de réalité de ce qui est à l'écran. Oscillant entre visions éclatantes, pressentiments, évocations du passé et rêves prémonitoires, Hôtel by the River est un diamant, dont la lumière est proportionnelle à la noirceur.

Jacques Morice
Télérama, n° 411, 29 juillet 2020

Hotel by the River de Hong Sang-soo

Un vieux poète, une femme abandonnée, des animaux, la neige : le cinéaste coréen signe un magnifique conte d'hiver épuré où fiction et personnages tendent vers l'effacement.



DANS UN HÔTEL PRÈS D'UNE RIVIÈRE, UN HOMME (KI JOO-BONG) SE REVEILLE et son premier regard est pour le ciel. Il se lève, ouvre sa fenêtre, sa voix intérieure constate : "Il fait encore froid aujourd'hui, j'aimerais que ce froid s'en aille". Dehors, au bord de la rivière, il reconnaît une cliente de l'hôtel (Kim Min-hee) enveloppée dans son long manteau, "elle s'est blessé la main?". Dans Hôtel by the River, les personnages de

Hong Sang-soo ne sont plus que des surfaces sensibles sur lesquelles s'impriment des sensations, des images : la couleur du ciel, les contrastes thermiques, le froid dehors, la neige, la chaleur du café, de la soupe. Le canard, le chien et le chat qui s'ébattent dans la blancheur du paysage, les pies qui font leur nid dans un arbre. Le monde est un jardin de beautés ténues, qu'une intrigue trop imposante viendrait affaiblir - il faut ne pas en faire plus que la branche ou la pie, qui pourraient, on le sent, devenir à leur tour les protagonistes du film.

Le vieux poète vient se reposer, gracieusement invité par le gérant de l'hôtel qui admire son travail. Il reçoit la visite de ses deux fils ; rien qui puisse véritablement bouleverser sa retraite et son calme intérieur. La jeune femme, aussi, vient se reposer d'une rupture douloureuse avec un homme marié. Rejointe par une amie, elles passent leurs journées à dormir pour le seul plaisir de se réveiller et de constater qu'elles peuvent se rendormir, indéfiniment, jusqu'à ce que la faim ou la soif vienne - des journées entières à écouter son corps et ses murmures. Hong Sang-soo a passé une filmographie à dévider ses plans pour n'en garder que l'essentiel : très vite on pensait qu'il n'y avait plus rien à enlever, que la prochaine étape serait l'écran noir. On s'est trompé. Avec Hôtel by the River, il parvient encore à soustraire : pas de marivaudage, la narration s'en tient à des incidents suffisamment anecdotiques pour ne pas que la fiction s'emballe. Comme si toutes les actions et tous les gestes étaient engourdi-es, enseveli-es par la neige qui recouvre tout, nivelle les existences (humaine, animale, végétale). La blancheur est là, partout : Kim Min-hee enroulée dans son large pull blanc, endormie sur son grand lit blanc - la fiction peut attendre, elle peut même s'en aller. La neige figure un désir secret de disparition - le vieux poète s'éclipse à plusieurs reprises, se fait longuement attendre, écrit un poème sur la neige. Tout le monde semble vouloir prendre congé du film, à commencer par Hong Sang-soo, qui paraît de plus en plus introuvable, efface ses empreintes pour ne pas qu'on puisse remonter jusqu'à ses intentions : pas d'histoire ni de conte moral à tirer de Hôtel by the River - le scénario cherche à son tour l'ensevelissement. On pense à l'œuvre de l'écrivain suisse Robert Walser, fasciné par la neige, mort dans ses bras, laissant derrière lui de frêles morceaux de prose, des annotations, écrivant non pas pour s'ériger en Auteur mais pour se diluer dans ses observations, disparaître de soi. Et Hong Sang-soo de filmer comme pour dire à son tour : "je ne suis pas là".

Murielle Joudet
Les inrockuptibles, n° 1283 (1er juillet 2020)